



NAPOLÉON
(et moi)



BABE FILMS PRÉSENTE

DANIEL AUTEUIL

ELIO GERMANO

ET AVEC
MONICA BELLUCCI

N APOLEON *(et moi)*

UN FILM DE **PAOLO VIRZI**

Durée: 1h40

SORTIE LE 18 OCTOBRE 2006

DISTRIBUTION

MAGRYTTE FILMS DISTRIBUTION

ET ALEXART FILMS

MARC-ANDRÉ GRYNBAUM

Olivier CHENARD / Yann VIDAL

9, rue d'Artois

75008 PARIS

Tél. : 01 42 25 04 28

Fax : 01 42 25 16 58

contact@magrytte.fr

PRESSE

MOTEUR!

DOMINIQUE SEGALL

François ROELANTS / Grégory MALHEIRO

20, rue de la Trémoille

75008 PARIS

Tél. : 01 42 56 95 95

Fax : 01 42 56 03 05

 babe films



 magrytte
FILMS DISTRIBUTION

Le dossier de presse et les photos du film sont téléchargeables sur :
www.napoleonetmoi-lefilm.com

Synopsis

Île d'Elbe 1814

Ce que Martino déteste le plus au monde c'est Napoléon.
Il rêve même tous les soirs qu'il tue le Tyran Immonde.
Alors, lorsque l'Empereur arrive soudain sur l'Île, vaincu et exilé,
Martino y voit un signe... et graisse déjà son vieux pistolet.

Celle que Martino aime le plus au monde c'est la Baronne Emilia,
mais elle ne pense qu'à partir vivre à Naples, décidée à s'éloigner de
son trop jeune amant.

L'Histoire va rapprocher Napoléon et Martino, toujours obsédé
par l'idée de tuer l'Empereur.

Mais Napoléon est parfois si touchant voire même attendrissant
que Martino hésite et semble presque déjà conquis...

Jusqu'à ce que... !



Tirée de l'article de Fabrizio Corallo pour Ciak - Octobre 2005

«Jusqu'à présent dans mes films, j'ai toujours cherché à «voler le vrai» autant en ce qui concerne les paysages, que les atmosphères ou les personnages. Cette fois-ci pourtant, pour la première fois, j'ai essayé d'imaginer un monde qui n'existe plus et que j'ai donc voulu recréer de toute pièce : scénographie, costumes, calèches à chevaux, pelotons de la Grande Armée et l'humanité brûlante et massacrée du Portoferraio d'il y a deux siècles». Ainsi Paolo Virzi explique son état d'âme sur le plateau de NAPOLEON ET MOI, le nouveau film interprété par Daniel Auteuil, Monica Bellucci et par l'émergent Elio Germano qui est en train de tourner depuis quelques mois sur l'île d'Elbe et sur la côte Toscane. Tiré très librement du roman «N» d'Ernesto Ferrero (Einaudi, Prix Strega 2000) et scénarisé par un magnifique vétéran tel que Furio Scarpelli avec son fils Giacomo, Francesco Bruni et par le réalisateur, le film est produit par Cattleya et Medusa avec une coproduction franco-espagnole. Il est interprété pour les plus petits rôles par Valerio Mastandrea, Sabrina Impacciatore, Massimo Ceccherini et Francesca Inaudi.

«C'est une sorte d'allégorie sur le rapport entre l'idéalisme politique et le pouvoir, mis en scène avec un esprit d'opéra comique et de comédie toscane irrévérencieuse – mais aussi avec une veine impétueusement romantique, et avec une certaine ambition de récit philosophique », nous dit Virzi, expliquant que «l'action se déroule en 1814 quand Napoléon (Daniel Auteuil) spolié de son immense pouvoir, débarque en exil sur l'île d'Elbe et cherche un érudit pour s'occuper de sa bibliothèque et recueillir ses mémoires. Il le trouve en la personne du jeune maître et aspirant poète, Martino Papucci (Elio Germano) sans savoir que le jeune qui cultive un idéal libertaire, le hait et rêve toutes les nuits de le tuer». Virzi prend le parti d'une relecture ironico-pathétique de l'empereur,

retiré en exil sur l'île d'Elbe : vu de près il se révèle être un fanfaron mégalomane qui suscite pourtant une irrésistible attraction. «Ce sera un souverain sans style, fatigué, bellâtre, en pantoufles, grassouillet avec les cheveux teints, lequel (peut-être a-t-il deviné l'hostilité) cherche à conquérir la sympathie du jeune homme», continue le réalisateur qui, en parlant de ses acteurs, se dit particulièrement touché par la très amusante auto ironie avec laquelle Monica Bellucci affronte son personnage arborant un ridicule accent ombrien. «Monica interprète la maîtresse du jeune Martino, la baronne Emilia, mariée à un noble bourbon décrépit. Elle a donné vie au très amusant portrait d'une rombière infantile, aristocrate et plouc, sentimentale mais aussi un peu putain». Virzi souligne ensuite avec satisfaction la performance de Daniel Auteuil. «Son talent est phénoménal, Daniel semble s'amuser comme un fou à réciter en italien avec un accent corse un Napoléon inédit, las, auto suffisant et pathétique, une sorte de Gloria Swanson sur le chemin du déclin». Enfin, Elio Germano, l'acteur romain révélé dans CHE NE SARÀ DI NOI ? : selon le réalisateur «Il a été depuis le début, capable d'arborer un accent toscan comme s'il était né dans un quartier de Portoferraio : c'est un acteur versatile et complet, capable de rendre aussi bien l'effronterie d'un jeune homme impertinent, et la candeur un peu empotée d'un intellectuel idéaliste de province».

Entretien avec Daniel Auteuil

Qu'est-ce qui vous a décidé à accepter d'interpréter ce rôle écrasant de Napoléon ?

Au-delà du personnage proprement dit, ce qui m'a amusé, c'est le contexte historique dans lequel se déroule cette histoire : ce premier exil à l'île d'Elbe où Napoléon est accueilli en héros par la population. En outre, l'histoire est racontée du point de vue d'un jeune homme qui a de l'empereur une image auréolée de légende et cultive un idéalisme exacerbé par les représentations picturales qu'il a vues de lui. J'aimais le parti pris du réalisateur, Paolo Virzi, qui consistait à le faire apparaître comme une silhouette quand il débarque. Par la suite quand le jeune homme le croise pour la première fois, il ne le reconnaît pas et le prend pour un domestique. Ce postulat permettait d'apporter une touche personnelle et me donnait une plus grande marge de manœuvre pour m'approprier le personnage. Il faut savoir aussi que le livre dont est tiré le film a été un énorme best-seller en Italie.

Comment se conditionne-t-on à incarner un personnage qui a déjà été si souvent représenté à l'écran ?

Il se trouve qu'il y a six ou sept ans, quand Napoléon est redevenu un personnage à la mode, les Américains m'avaient déjà proposé de tenir ce rôle dans une production intitulée Betsy qui racontait son dernier amour à Saint-Hélène. Du coup, à l'époque, je m'étais énormément documenté et j'avais beaucoup lu sur lui, y compris les mémoires de son domestique. Finalement, ce projet a avorté, mais, du coup, les lectures et le travail préparatoire avaient déjà été effectués. On m'avait également soumis le scénario de MONSIEUR N à une époque où Antoine de Caunes n'était pas encore attaché au projet comme réalisateur. Et puis,



Christian Clavier a lui aussi incarné Napoléon pour la télévision. C'est un personnage extrêmement cinématographique et en tant qu'acteur, c'est un atout d'avoir le recul de ses autres interprétations, même si je n'en connais que certaines. Mais, à aucun moment, ce personnage ne m'a paru pesant. La première fois qu'on porte le tricorne, il faut se prendre pour le personnage. C'est le costume qui fait l'homme. Napoléon est une vedette. Au point que sur le tournage, personne ne m'appelait par mon nom et mon chien était devenu le chien de Napoléon [rires].

Avant Napoléon, vous avez déjà incarné quelques personnages historiques, que ce soit dans LA REINE MARGOT de Patrice Chéreau, SADE de Benoît Jacquot ou LACENAIRE de Francis Girod. Qu'appréciez-vous dans ce type de rôles ?

Mon souci est de pouvoir les réinventer en me les appropriant. J'essaie toujours de leur donner une proximité immédiate qui fasse qu'on colle au plus près à la réalité. J'aime donner l'impression qu'on les prend en cours de route et surtout qu'ils soient le plus faussement vrais. Dans la vie, on est toujours surpris de croiser quelqu'un de connu. Enfant, dans les années soixante, je me souviens avoir vu passer le général de Gaulle à Dijon, alors qu'il venait rendre visite au chanoine Kir avec Nikita Khroutchev. Ça m'a marqué parce qu'il dépassait de la foule par sa taille. C'est toujours bizarre d'être témoin de l'histoire. Dans NAPOLÉON ET MOI, on joue sur un mélange d'événements réels mais recomposés. Dans la réalité, la veille de son évasion, Napoléon a organisé un grand bal.

Il y a un côté Rock Star chez ce Napoléon là...

Tout est parti d'un quiproquo, car les habitants de l'île d'Elbe étaient persuadés qu'il les avait choisis, donc il est arrivé en terrain conquis. Je trouvais particulièrement amusant d'incarner un homme qui travaille de son vivant sur l'image qu'il va laisser à la postérité et qui est escorté par un mémorialiste chargé de rapporter en permanence ses faits et gestes. Il est constamment en représentation et il va jusqu'à prendre des bains de foule. En quelque sorte, il prépare sa légende. On se moque ouvertement du pouvoir et il y a aussi dans ce Napoléon une référence évidente à Silvio Berlusconi, qui était encore président du Conseil italien au moment du tournage.

Comment avez-vous abordé cette facette du rôle qui fait que vous parlez italien ?

Le travail sur la langue m'a aidé à désamorcer les préoccupations concernant le personnage proprement dit. Du coup, ma concentration s'est déplacée, car la crédibilité passait aussi par l'italien. J'ai travaillé avec un coach deux à trois mois avant le tournage, puis j'ai appris mon texte en connaissant toujours précisément le sens de ce que je disais. Jouer dans

une langue étrangère monopolise à la fois votre énergie et votre concentration. En ce sens, NAPOLÉON ET MOI a été une expérience très différente de LA FOLIE DES HOMMES où Michel Serrault et moi-même étions doublés ou de LE PRIX DU DÉSIR où je jouais en français avec Anna Mouglalis.

De quelle manière avez-vous travaillé avec Paolo Virzi ?

En règle générale, les metteurs en scène italiens ne sont pas à la mode en France, ce qui est dommage. Le scénario de NAPOLÉON ET MOI porte la signature de Scarpelli qui fut avec Age l'un des plus grands auteurs de l'âge d'or la comédie italienne. C'est déjà un gage de qualité en soi, car c'est un cinéma qui a joué un rôle formateur sur le plan émotionnel, même si je ne cultive aucune nostalgie particulière. Paolo Virzi se réclame de ses illustres aînés, comme le prouvent la dizaine de films qu'il a réalisés. C'est un cinéaste très talentueux qui jouit d'une bonne notoriété en Italie mais qui reste quasiment inconnu en France où ses films ont peu ou mal été distribués hormis CATERINA VA EN VILLE l'an dernier. Son originalité en tant que réalisateur est d'être originaire de Livourne et de raconter des histoires de chez lui. Sur le tournage, on se serait cru dans une comédie marseillaise à la Marcel Pagnol. Paolo Virzi prend des gens dans la rue et d'autres avec qui il a grandi, une méthode qui renvoie aux origines mêmes du Néo-Réalisme. Ce que j'ai aimé, c'est qu'on entre et qu'on sort de ce personnage en prenant son temps. Paolo Virzi avait fait des dessins caricaturaux qui m'ont beaucoup aidé, dans la mesure où il y représentait Napoléon comme un personnage sérieux frisant parfois le grotesque. Bonaparte a de l'allure, mais là il est en exil. Alors on est parti du principe que, dans le film, c'est un homme d'action qui a grossi parce qu'il s'ennuyait. C'est aussi pour cela que j'ai choisi de le fatiguer par anticipation, car le Napoléon que j'ai failli incarner en 1998 était un empereur déchu, alors même qu'en fait, à peine plus de trois mois séparent son exil à Saint-Hélène de son séjour à l'île d'Elbe. Aujourd'hui, j'aimerais simplement que le public entérine mon fantasme car j'aime particulièrement ce film et son metteur en scène.

Entretien avec Monica Bellucci

Qu'est ce qui vous a poussé à accepter de faire ce film ?

Avant tout, j'ai beaucoup aimé le scénario qu'un maître de la comédie comme Furio Scarpelli, avec son fils Giacomo et Francesco Bruni, a tiré du roman éponyme d'Ernesto Ferrero. Mais un scénario solide a toujours besoin d'un réalisateur qui sache le faire vivre et je me suis sentie en de bonnes mains avec Paolo Virzi, un auteur de grand talent que j'estime beaucoup, parmi les meilleurs du moment en Italie. Nous nous étions rencontrés par le passé pour un projet qui ne s'est finalement pas réalisé et nous nous étions promis de travailler ensemble très vite : je savais que Paolo avait le sens de la comédie et combien il est sensible et délicat dans l'usage de l'ironie, mais j'ai découvert qu'il pourrait aussi très bien être comédien car il s'avère être un maître en récitation. Il aime les acteurs et les respecte toujours. En général je choisis de tourner un film si le scénario et le réalisateur me plaisent, je souhaite uniquement travailler avec des gens que j'estime, avec les personnes que j'aime humainement avec lesquelles il est facile d'interagir véritablement sur le plateau. Faire un film est très fatigant, tu te réveilles à 5h00 du matin et dois donner le meilleur de toi-même, et à ce point de ma vie, ça ne m'intéresse plus de perdre du temps avec des gens ennuyeux qui pointent paresseusement chaque matin. Depuis que ma fille est née, je considère davantage que le temps que je dédie à mon travail est du temps que je lui enlève : il faut que cela en vaille véritablement la peine, Virzi pour ainsi dire s'est révélé à moi comme une très belle personne avec qui j'ai eu envie de partager quelque chose.



Comment avez-vous appréhendé le personnage que vous avez interprété ?

J'aime beaucoup cette baronne Emilia Spazzani Torralta, la quarantaine, d'origine populaire qui devient noble en épousant un vieux et riche aristocrate bourbon. Elle se sent déjà peu à peu décliner, pense que son histoire d'amour avec le jeune Martino, de qui elle est follement éprise, pourrait finir d'un moment à l'autre. Elle vit avec lui une relation tourmentée, rendue ridicule par la différence d'âge et par le fait que le jeune

homme ne voit pas l'heure de s'en libérer. C'est une femme vicieuse qui s'ennuie et joue un peu avec les hommes, d'ailleurs pour elle tout est un jeu, on ne sait jamais si elle est vraie ou si elle feint, on ne comprend pas si elle souffre ou si elle joue. On a parfois même l'impression qu'elle a besoin de la souffrance pour s'amuser et que les passions fortes lui servent pour rester en vie. Elle a appris quatre mots de français, mais lorsqu'elle se laisse aller, ressurgit sa véritable nature de « Plouc », bonne vivante et infantile, capricieuse et ... putain. C'est un personnage qui m'a beaucoup amusé pas seulement parce que je pouvais jouer de mon accent ombrien mais parce que tout lui tombe un peu dessus. C'est une femme qui sait parfaitement que son pouvoir est lié à son aspect physique et qui sait user de ses charmes féminins. C'est une enfant un peu putain mais elle possède aussi la fourberie typique des parvenus : bien que superficielle et très forte, c'est elle qui dirige le jeu. Pour l'interpréter, je me suis inspirée de personnes que je connais. Je pense souvent que les femmes de ce type, ont la vie plus facile car elles sont comme les chats, elles élaborent une stratégie de survie et retombent toujours sur leurs pieds. Emilia est une « fille de putain » plutôt dangereuse qui pourtant m'est sympathique. Mais moi je ne suis pas comme ça malheureusement. J'aurais une vie bien plus facile si je n'avais pas de scrupules... ».

Êtes-vous satisfaite du film après l'avoir visionné ?

J'en suis très contente, je crois que c'est devenu très rare aujourd'hui en Italie de pouvoir réaliser un film en costumes d'une telle ampleur et si riche visuellement, sans pouvoir compter sur un budget colossal. Virzi a su donner vie à une comédie amère qui offre différentes lectures, allant de l'amour pour le pouvoir à l'adoration du peuple pour le tyran. Je crois qu'il s'agit d'un film aux multiples significations : celui qui le désire peut toutes les lire, celui qui ne le souhaite pas, peut se réjouir seulement du spectacle et du divertissement. Je me suis beaucoup amusée à regarder les autres plutôt que moi-même. J'ai trouvé tous les acteurs fabuleux notamment Elio Germano. Mais je crois que Daniel Auteuil s'est dépassé en jouant en italien en prise directe. Il a su donner un profond charme à un homme de pouvoir que l'on devrait haïr: son Napoléon est un homme sur le déclin, qui perd ses cheveux et grossit, mais qui ne perd



jamais de son charme. Cela m'a fait plaisir et cela m'a surpris de réaliser le courage avec lequel Daniel s'est lancé dans ce projet difficile pour lui et pour son image d'interprète de grande renommée. Certaines fois, les grands acteurs jouent sans prendre trop de risques, mais lui a voulu se mettre en danger. Il se sera certainement senti respecté en tant qu'acteur du fait de l'amour que Virzi porte au film et j'imagine que nombre de français seront contents de le voir démystifier « Napoléon ... ».

Entretien avec Elio Serrmano

«Comment avez-vous abordé le personnage de Martino ?

Le cheminement a été traditionnel. Avant de rencontrer Paolo Virzi, j'ai étudié un peu l'accent toscan pour me soumettre au scénario, mais je ne me suis pas trop préoccupé des aspects techniques à réaliser. J'ai plutôt essayé, comme j'ai l'habitude de le faire, de me focaliser sur le cœur du personnage et sur ce que l'on souhaite raconter. Je suis allé vivre sur l'île d'Elbe un mois avant le début du tournage afin d'écouter leur manière de parler et l'accent local mais aussi pour vivre dans ces lieux et rechercher l'esprit de l'époque. J'ai éliminé téléphone et automobile. Pour moi cela a été logique et normal, tout cela faisait partie du jeu. Je suis allé dans la bibliothèque de Portoferraio pour me documenter, j'ai cherché des livres qui racontaient l'île. J'ai connu des personnes qui ont travaillé sur les textes concernant Napoléon et qui m'ont beaucoup aidé, répondant précisément à mes demandes et curiosités et découvrant pour moi de précieux livres d'époque. J'ai interviewé différents pionniers des lieux avec ma caméra, afin qu'ils me racontent ce qu'ils avaient eux-mêmes entendus de leurs aînés. J'ai écouté leur accent, me suis documenté. J'ai cherché à imaginer les images d'un monde non encore envahi par la technologie et d'une époque durant laquelle il n'y avait pas de route pour traverser l'île (il semble que ce soit justement Napoléon qui les ait faites construire..). J'ai étudié de plus près l'histoire des années 1800 et j'ai trouvé beaucoup de détails intéressants que je ne connaissais pas ou que j'avais oubliés. Lors de cette première phase préparatoire de ma documentation, j'ai été à l'école de calligraphie afin d'être crédible dans ma manière d'écrire. J'ai appris l'écriture à la plume sur parchemin et à écrire avec une graphie différente de la mienne. A un certain moment j'ai commencé à collaborer avec l'équipe de décoration afin de réaliser

moi-même les écrits d'époque que l'on voyait à l'image dans différentes scènes. Enfin, j'ai appris à monter à cheval, car mon personnage Martino, traversait à l'époque l'île sur son âne, comme il le ferait aujourd'hui sur son scooter... Notre film n'a pas l'ambition de reconstruire fidèlement l'époque et s'éloigne quelque peu du roman d'Ernesto Ferrero duquel il s'est inspiré, lequel a des intentions beaucoup plus historique : Virzi n'a jamais eu l'intention de raconter dans les détails cette période historique et l'a volontairement laissée en trame de fond pour parler de quelque chose d'actuel, notamment avec cette scénographie particulière. Nous n'avons pas cherché à comprendre si un certain objet pouvait exister ou pas, mais nous avons plutôt cherché à ce que les objets puissent amener une meilleure compréhension de l'époque et s'ils le pouvaient, donner vie à une situation plus amusante.



Comment avez-vous appréhendé le jeu du personnage sur le tournage?

Le fait que Martino vive sa vie et ses contingences m'a beaucoup plu. Il ne cesse de se sentir homme dans l'histoire et ne se perd pas dans les vicissitudes personnelles qui te distraient et ne te font pas comprendre qui tu es. Il est issu d'une famille aisée et peut se permettre le luxe d'étudier plutôt que de travailler. Il prend conscience de la période historique dans laquelle il vit, éprouve le désir d'en faire partie et sent la responsabilité de prendre une position politique par rapport aux événements qui l'entourent. Il choisit ainsi de vivre de la manière éthique la plus radicale possible, sans médiation. J'aime beaucoup chez Martino un aspect que j'ai cherché à appréhender et qui devrait être un exercice de chaque être humain : aujourd'hui tous ceux qui le souhaitent peuvent être informés et cela devient alors une obligation morale et collective de s'informer



et de prendre position face aux événements qui nous entourent et cela, au-delà des convenances. Et tout cela va même au-delà pour Martino car il ressent cette obligation de l'intérieur. En effet, il est chassé de l'école où il enseigne parce qu'il n'arrive pas à se taire et dit aux enfants ce qu'il pense vraiment. Je dois confesser que j'ai eu moi aussi des moments difficiles car pour maintenir mon mode de pensée et ce, au-delà des convenances, je n'ai pas pu me taire.

Quel rapport s'est créé avec Paolo Virzi ?

Avant de tourner nous avons organisé une séance préliminaire où Paolo a expliqué à chacun des acteurs, l'orientation à prendre de manière à s'y retrouver, comme il a d'ailleurs continué à le faire sur le plateau : c'est un fantastique «dialogue coach» et je lui ai fait confiance. Sur le plateau tout était bien préparé et construit, sans improvisation. Nous sommes tous entrés dans un climat avec une impression de sécurité professionnelle et humaine. Il n'y a pas eu de crises d'égarement comme il y en a très souvent sur les plateaux italiens. Le mérite revient beaucoup à toute l'équipe technique qui a tout organisé de manière parfaite mais surtout à Paolo, car le réalisateur est le miroir du climat d'un film. Virzi est l'un de nos auteurs les plus représentatifs dans le fait de promouvoir la grande tradition italienne, chose que le cinéma est en train de perdre, essayant de singer quelque chose qui ne nous représente pas. Au départ, je pensais qu'il souhaitait donner vie à une reconstruction spectaculaire à l'américaine, mais pourtant ce film est typique des films de Virzi, même s'il se déroule dans cette période particulière. Pour moi, Paolo a été un peu comme un père. Sur le plateau on sent sa chaleur et sa présence un peu partout. Si j'avais quelques difficultés, je lui en parlais parce qu'il instaure avec les acteurs un rapport de grande professionnalité, mais aussi d'échange. Il accepte d'écouter les points de vue des autres ce qui te permet de te sentir en sécurité. Il a pressenti tout de suite le cadre général et l'arborescence du film. Il a réussi à s'immiscer à l'intérieur et au dehors de la matière ayant toujours bien à l'esprit où chaque élément doit se positionner à l'intérieur de l'histoire. Il est comme un peintre qui trace une seule ligne mais connaît bien le projet global d'un tableau de dix mètres... Je nourris une profonde admiration aussi bien professionnelle qu'humaine pour qui réussit à faire les deux choses en même

temps car je sais que cette dynamique ne m'appartient pas. En ce qui me concerne je ne serais pas capable d'y arriver, ou je suis dehors ou je suis dedans et peut-être que c'est plus juste comme ça car je n'ai pas l'envie de l'imiter, aussi parce que je ne souhaite pas devenir réalisateur... Un second aspect qui est selon moi magnifique chez Paolo est qu'il ne s'est jamais laissé aller à vouloir démontrer le fait qu'il sache réaliser un film historique. Il a maintenu son envie de s'amuser en tirant aussi bien des acteurs que des interprètes non professionnels, des choses vraies, de cœur, de chair et de peau, «italiennessimes», au-delà des suggestions formelles ou esthétiques. Ceci fait partie de la grande tradition italienne de la comédie, cette amertume, ces fous rires à dents serrées, ce fait de vouloir s'amuser même en travaillant sur des films forts et polémiques, même dans un contexte d'engagement civil : les histoires de Monicelli, Risi, Scola et de tant d'autres sont emplies d'un comique très italien, piquant, incisif et explicite auprès du public. Ce sont nous les italiens qui avons ouvert une voie de ce type à l'étranger, mais aujourd'hui ce qui était norme est devenu peu à peu exception et les films de grande ampleur peuvent uniquement se faire grâce aux coproductions. Découvrir pourtant qu'il existe des personnes comme Paolo Virzi te remet dans la réalité, te permet de réaliser qu'il existe encore du cinéma bien fait et bien produit avec une couleur typiquement italienne.

Quel rapport s'est créé avec Auteuil ?

Pour moi c'est une montagne sacrée. Mon infinie admiration pour lui est née avant même de le connaître, la notoriété de ses films l'ayant précédée... Mon personnage, Martino, doit haïr Napoléon dès le départ. Ainsi dès le premier jour, une certaine distance fonctionnelle s'est créée entre nous pour le film. Mais ensuite, une fois tournées les scènes les plus importantes, ce jeu de distance nécessaire s'est brisé et nous avons commencé à «déconner». Le soir à table ensemble nous avons un dialogue étrange tout à nous, car il comprenait heureusement l'italien. C'est véritablement un « monstre sacré » qui s'est immergé dans le film sans aucune peur : pour un français qui interprète Napoléon, il serait naturel de ressentir une certaine appréhension révérencielle, mais lui ne s'est absolument pas préoccupé de ressembler à l'original, préférant plutôt se «jeter» de tout son être et devenant paradoxalement beaucoup plus

vivant et plus vrai qu'une photographie, une figurine ou une imitation. Daniel sur le plateau se comportait comme Napoléon, il jouait avec le personnage avec beaucoup d'humour envers lui-même et envers nous tous. On comprenait qu'il aimait beaucoup ce projet et qu'il en était très satisfait. Et puis en France, on lui dit souvent qu'il joue «à l'italienne» et il a toujours considéré cela comme un grand compliment.



Comment cela s'est passé avec les acteurs et l'équipe ?

La troupe, composée de différents services, comptait parmi les plus grands professionnels italiens (Maurizio Millenotti, Francesco Frigeri, Alessandro Pesci). Je me suis retrouvé dans une situation idéale, grâce à la grande habileté technique et humaine de chacun : c'est le film le plus complexe que j'ai jamais fait, du cinéma d'autrefois en fait. Sur le plateau, il y avait une sérénité plutôt insolite, Virzi était attentif à choisir des personnes qui avaient une humanité forte et distante des clichés de l'acteur. Des personnes sanguines et vraies qui ne se cachent pas derrière une façade : tous les interprètes de ce film avaient en commun une empathie, je ne sais pas à quel point consciente. Nous avons tous été choisis parce que nous plaisions à Paolo comme acteurs, mais je me suis rendu compte que nous avions en commun une certaine approche du métier qui n'était pas liée à la volonté d'apparaître à tout

prix, mais au fait de vivre et de partager un certain projet avec humanité. Nous étions tous à table ensemble, on n'avait pas l'impression de faire un film. C'était une expérience très intime, sans compétition entre les acteurs, que l'ont trouve aisément dans les films de grande ampleur. Au début par exemple, j'imaginais Monica Bellucci différemment. Quand il y a des personnes célèbres, tu t'imagines toujours les gardes du corps, et pourtant Monica s'est révélée vive et authentique comme une personne de mon âge. Elle a une capacité à se défaire de son image de diva qui la suit malgré elle. Quand on tournait, le plateau était assiégé par des gens qui s'agitaient pour la voir, mais elle gardait toujours avec les gens avec qui elle travaillait, une très grande disponibilité à se remettre au jeu, à se faire corriger et à oser, comme une enfant qui joue à faire des films. Elle a accepté de jouer un rôle dans lequel elle pouvait se moquer d'elle-même avec ironie et c'est une caractéristique qu'ont seulement les grandes personnes qui se fichent du ridicule.



Liste artistique

DANIEL AUTEUIL	NAPOLÉON	VENDEUR DE FRUITS	SIMONE CAROTI
MONICA BELLUCCI	BARONNE EMILIA	COCHER EMILIA	MARCO CONTE
ELIO GERMANO	MARTINO	PÊCHEUR DANS LA TAVERNE	GIORGIO CORTIGIANI
DIAMANTINA	SABRINA IMPACCIATORE	CLIENT TAVERNE	FABIO VANNOZZI
FERRANTE	VALERIO MASTANDREA	SECOND CLIENT	ALBERTO FORTI
COSIMO	MASSIMO CECCHERINI	TROISIÈME CLIENT	GUIDO GENOVESI
MIRELLA	FRANCESCA INAUDI	VENDEUR DE POISSONS	PIETRO FORNACIARI
MAIRE	VITTORIO AMANDOLA	OFF. LANCIER POLONAIS	TOMMASO FORNI
GÉNÉRAL DROUOT	VINCENT LO MONACO	FEMME BONCI BACCELLI	GLORIA BIGONGIALI
COLONNEL CAMPBELL	ACHILLE BRUGNINI	PALEFRENIER	MASSIMILIANO GALLICANI
BONCI BACELLI	CARLO MONNI	SOLDAT ELBOIS	SIMONE GALLO
MAÎTRE FONTANELLI	OMERO ANTONUTTI	AUTRE SOLDAT ELBOIS	FRANCESCO GERARDI
BRUNO	MATTEO CREATINI	CONS. MUNICIPAL MAINARDI	ROBERTO MARINI
BROGI	GIANLUCA IUME	AIDE GÉN. DROUOT	SERGE PIRILLI
MARCHAND	JOSE' ANGEL EGIDIO	AIDE COL. CAMPBELL	GIOVANNI RINDI
ALI	FAUSTO CAROLI	LANCIER POLONAIS	LUCA SAGLIMBENI
ORESTE	ANDREA CAMBI	MÈRE DE NAPOLÉON	VINCENZA SCOTTO
GOUVERNANTE	RAFFAELLA LEBBORONI	VIEILLE DOMESTIQUE	MARIA GRAZIA TADDEI
PASCALINA	MARGARITA LOZANO	MUSICIEN	CARLO IPATA
SECRÉTAIRE COMMUNAL	EMANUELE BARRESI	MUSICIEN	GIORGIO SASSO
PREMIER DOMESTIQUE	GIORGIO ALGRANTI	MUSICIEN	MASSIMO PACIARIELLO
SECOND DOMESTIQUE	CARLO NERI	MUSICIEN	MATTEO SCARPELLI
OFFICIEL FRANÇAIS	SANDRO RADICIA	SIGISBÉE DE COURT	FRANCESCO BRUNI
COADJUTEUR	ANDREA BUSCEMI		

Liste technique

RÉALISATEUR	PAOLO VIRZI
SCÉNARISTES	FURIO SCARPELLI FRANCESCO BRUNI PAOLO VIRZÌ
LIBREMENT INSPIRÉ DE "N" DE	ERNESTO FERRERO
ÉDITÉ PAR	GIULIO ENAUDI EDITORE
CHEF OPERATEUR	ALESSANDRO PESCI
CHEF DÉCORATEUR	FRANCESCO FRIGERI
COSTUMES	MAURIZIO MILLENOTTI
INGENIEUR DU SON	MARIO IAQUONE
MONTEUR	CECILIA ZANUSO
MUSIQUES	PAOLO BUONVINO JUAN BARDEM
PRODUCTEUR EXÉCUTIF	ROBERTO ALCHIMEDE
PRODUCTEUR EXÉCUTIF CATTLEYA	MATTEO DE LAURENTIIS
RÉGISSEUR GÉNÉRAL	GIANNI NUNNARI
CASTING	BARBARA GIORDANI
MAQUILLAGE	ALESSANDRO BERTOLAZZI
COIFFEUR/STYLISTE	MARIA TERESA CORRIDONI
ASSISTANT RÉALISATION	HENRIQUE LAPLAINE
ADMINISTRATEUR DE PRODUCTION	CARLO GAGLIARDI

